

Cambridge University Press

978-1-108-05624-3 - Relation de l'Égypte par Abd-Allatif, médecin Arabe de Bagdad: Suivie de divers Extraits d'écrivains Orientaux, et d'un état des Provinces et des villages de l'Égypte dans le XIVe Siècle

Edited and Translated by Antoine Isaac Silvestre de Sacy

Excerpt

[More information](#)

RELATION

DE

L'ÉGYPTE.

LIVRE I.^{er}

DIVISÉ EN SIX CHAPITRES.

CHAPITRE I.^{er}

Observations générales sur l'Égypte.

L'ÉGYPTE, ce pays si remarquable par ses monumens et par les événemens dont il a été le théâtre, est une vallée renfermée entre deux montagnes, l'une à l'orient, l'autre à l'occident. La première est la plus considérable. Ces deux montagnes, qui commencent à Oswan [Syène], s'approchent à tel point, qu'elles se touchent presque vers Esna; ensuite elles s'écartent peu à peu, et continuent toujours à s'éloigner de plus en plus l'une de l'autre à mesure qu'elles se prolongent. A la hauteur de Fostat, l'espace qui les divise est d'une journée de chemin, ou un peu moins; mais ensuite elles s'écartent encore davantage. Page 2.

Le Nil coule entre ces deux montagnes, et se divise, dans la partie la plus basse de l'Égypte, en diverses branches, qui toutes versent leurs eaux dans la Méditerranée <1>. Ce fleuve offre deux Page 4.

A

2

RELATION DE L'ÉGYPTE.

LIVRE I.
CHAPITRE I.

particularités remarquables. La première est la grande distance de ses sources à son embouchure ; aucun autre fleuve connu sur la terre n'égale la longueur du cours du Nil. Il doit son origine à des sources qui sortent des monts de la Lune <2>, situés, dit-on, à onze degrés au-delà de la ligne équinoxiale. Oswan, première place de l'Égypte où le Nil entre dans ce pays, est à la latitude de 22 degrés $\frac{1}{2}$ en-deçà de l'équateur ; et Damiette, le point le plus extrême du même pays, est à la latitude de 31 degrés $\frac{1}{3}$ <3>. Le Nil court donc, sur une longueur de 43 degrés, à un sixième de degré près, en ligne droite ; ce qui fait environ neuf cents parasanges. Dans ce calcul, on ne tient pas compte des détours et des sinuosités de son cours : si l'on y avoit égard, cela augmenteroit considérablement cette mesure.

La seconde particularité à remarquer par rapport au Nil, c'est que le temps de sa crue est précisément l'époque où tous les autres fleuves diminuent et où leurs eaux baissent. En effet, il commence à croître à l'instant où les jours ont atteint leur plus grande longueur, et le terme où finit sa crue est vers l'équinoxe d'automne ; c'est à cette dernière époque qu'on ouvre les digues, et que ses eaux se répandent sur la terre. Cette circonstance particulière au Nil vient de ce que la crue de ce fleuve est due à des pluies abondantes et continuelles et à des torrens qui, coulant sans interruption dans cette saison, lui portent leurs eaux. L'été, et la saison des plus grandes chaleurs, sont en effet l'époque des pluies périodiques du premier et du deuxième climat.

Page 6.

Le sol de l'Égypte présente aussi quelques singularités dignes d'observation. En général, il ne tombe point de pluie en Égypte, si ce n'est quelques ondées qui ne méritent pas qu'on y fasse attention : ceci est vrai sur-tout du Saïd ; car dans la basse Égypte il tombe de grandes pluies, insuffisantes cependant pour

Cambridge University Press

978-1-108-05624-3 - Relation de l'Égypte par Abd-Allatif, médecin Arabe de Bagdad: Suivie de divers Extraits d'écrivains Orientaux, et d'un état des Provinces et des villages de l'Égypte dans le XIVe Siècle

Edited and Translated by Antoine Isaac Silvestre de Sacy

Excerpt

[More information](#)

RELATION DE L'ÉGYPTE.

3

les besoins de la culture : à Damiette, à Alexandrie et dans les lieux voisins, les pluies sont extrêmement abondantes. C'est le Nil qui fournit à la boisson des habitans de l'Égypte, et il n'y a, dans tout ce pays, ni source ni rivière autre que ce fleuve.

Le sol de l'Égypte est une terre sablonneuse, qui n'est pas propre à l'agriculture ; mais les eaux du Nil amènent avec elles du pays des Noirs, lors de la crue du fleuve, un limon noir, tenace et très-gras, que l'on nomme *ibliz* <4>. Ce limon se dépose <5> ; et quand la terre a bu les eaux <6>, on le laboure et on l'ensemence. Chaque année un nouveau limon vient ainsi féconder le sol ; et c'est-là la raison pour laquelle la totalité des terres cultivables <7> de l'Égypte est ensemencée tous les ans, et l'on n'y laisse aucun terrain en jachère, ainsi que cela se pratique dans l'Irak et dans la Syrie : on se contente en Égypte de varier les récoltes sur un même terrain. Cette observation n'a point échappé aux Arabes, qui disent communément que plus les vents sont forts, plus les terres ensemencées donnent une récolte abondante ; la raison en est que les vents y apportent une terre végétale étrangère. Ils disent aussi : Quand les ouragans sont fréquens, les terres ensemencées donnent un plus riche produit <8>. Ce que nous venons de dire fait connoître pourquoi les terres du Saïd sont fertiles et d'un grand produit ; car leur fertilité est due à ce qu'étant plus proches de l'origine du fleuve, elles reçoivent une plus grande quantité de ce limon que les parties basses de l'Égypte : celles-ci au contraire sont peu fertiles et maigres, parce que, légères de leur nature, elles ne reçoivent qu'un foible dépôt du limon charié par le fleuve ; en effet, quand les eaux atteignent cette partie de l'Égypte, elles sont déjà en grande partie éclaircies et devenues limpides. Je ne connois aucun autre fait comparable à ceci, si ce n'est ce que j'ai ouï-dire de quelques montagnes situées dans

 LIVRE I.
 CHAPITRE I.

Page 8.

A 2

4

RELATION DE L'ÉGYPTE.

LIVRE I.
CHAPITRE I.

le premier climat, sur lesquelles, comme on l'assure, les vents apportent, vers le temps <9> des semailles, une grande quantité de terre : cette terre, battue par les pluies qui tombent ensuite, devient compacte, et propre à recevoir les labours et à être ensemencée ; quand la moisson est achevée, de nouveaux vents surviennent qui enlèvent la terre végétale, et le sol redevient nu et aride, comme il l'étoit primitivement.

Voici encore une autre particularité de l'Égypte. Les saisons y ont un caractère différent de celui qui leur est propre. En effet, les saisons qui par-tout ailleurs sont les plus sèches, je veux dire l'été et l'automne, sont celles où l'on éprouve le plus d'humidité en Égypte, à cause de la crue et du débordement du Nil ; car c'est dans l'été qu'il croît, et pendant l'automne il couvre la face de la terre : dans toute autre contrée, ces saisons sont celles où les eaux diminuent et s'évaporent. Par-tout ailleurs qu'en Égypte les eaux sont abondantes pendant les saisons où domine l'humidité, c'est-à-dire, pendant l'hiver et le printemps : en Égypte, au contraire, ces deux saisons sont distinguées par une aridité et une sécheresse excessives. Aussi pendant ces mêmes saisons il règne des exhalaisons infectes ; l'air se corrompt ; les maladies putrides, produites par les humeurs bilieuses et flegmatiques, dominent parmi les habitans. Rarement y observe-t-on des maladies bilieuses pures ; leur caractère dominant est flegmatique, même chez les jeunes gens et les sujets d'un tempérament porté à l'inflammation : très-souvent une humeur crue est mêlée avec la bile. La fin de l'automne et le commencement de l'hiver sont les époques où les maladies sont le plus communes ; mais elles ont ordinairement une heureuse issue. Les maladies aiguës et les affections sanguines qui occasionnent des morts subites, sont rares parmi les Égyptiens : mais la plupart, dans l'état de santé,

Page 10.

RELATION DE L'ÉGYPTE.

5

sont lâches, nonchalans, d'un teint décoloré et livide; il est très-rare d'y rencontrer des sujets d'un teint vif et où la couleur du sang se manifeste. Leurs enfans, en général, sont maigres, difformes, sans fraîcheur <10>; c'est seulement pour l'ordinaire après leur vingtième année, que les hommes commencent à y prendre de l'embonpoint et de la beauté.

Quant à la vivacité de leur esprit, au feu de leur imagination, à la légèreté de leurs mouvemens, ces qualités tiennent à la chaleur qui est naturelle au pays qu'ils habitent, tandis que l'humidité n'y est qu'accidentelle. C'est par cette raison que les habitans du Saïd ont le corps plus maigre et le tempérament plus sec; leur teint aussi est généralement plus brun: au contraire, depuis Fostat jusqu'à Damiette, les corps sont plus humides, et les habitans ont pour la plupart le teint blanc. Les anciens Égyptiens ayant remarqué que la culture de leur pays dépendoit entièrement du Nil qui l'arrose, choisirent le commencement de l'automne, c'est-à-dire, l'époque à laquelle la crue du fleuve a atteint son dernier période, pour le renouvellement de leur année.

Passons à une autre particularité de ce pays. Ses habitans sont privés du vent d'est par la chaîne de montagnes qui ferme l'Égypte à l'orient, et que l'on nomme *Mokattam* <11>: cette montagne les empêche de jouir de ce vent bienfaisant; et il est bien rare <12> qu'ils reçoivent le souffle du vent d'est pur, si ce n'est obliquement. Ce fut sans doute pour cette raison que les anciens Égyptiens choisirent, pour la résidence de leurs rois, Memphis, et les lieux qui, comme Memphis, sont les plus éloignés des montagnes orientales et les plus rapprochés de la chaîne occidentale. Par la même raison, les Grecs choisirent la situation d'Alexandrie, et au contraire ils évitèrent celle de Fostat,

 LIVRE I.
 CHAPITRE I.

Page 12.

6

RELATION DE L'ÉGYPTE.

LIVRE I.
CHAPITRE I.

parce qu'elle est voisine du Mokattam : car les lieux situés au pied de la montagne en reçoivent bien plus d'abri que ceux qui en sont éloignés. Outre cela , les habitans ressentent plus tard les rayons du soleil ; en sorte que l'air qu'ils respirent conserve long-temps la crudité de la nuit , et participe peu à la coction <13> qu'opèrent les influences du soleil. Aussi remarque-t-on que les cantons de l'Égypte qui sont découverts et exposés au souffle du vent d'est , ont une plus belle apparence que les autres. La grande humidité de l'air est cause que la putréfaction se développe promptement dans ce pays ; que les rats, engendrés par le limon, y sont en grande quantité ; que l'on y trouve en abondance, à Kous, des scorpions dont la piqûre est souvent mortelle ; et que les punaises <14>, les mouches et les puces, y durent une grande partie de l'année.

C'est encore une circonstance digne de remarque, que quand le vent du sud souffle en Égypte dans l'hiver et le printemps, et même après cette saison, il est extrêmement froid : on lui donne dans ce pays le nom de *marisi*, parce qu'il traverse une contrée du pays des Noirs nommée *Maris* <15>. La qualité froide de ce vent est due à ce qu'il passe sur des étangs et des dépôts d'eaux stagnantes. La preuve de ce que nous disons ici, c'est que quand il dure quelques jours de suite, il reprend sa chaleur naturelle, et il échauffe et dessèche l'air.

NOTES.

LIVRE I.
CHAPITRE I.

< 1 > IL y a dans le texte, *la mer salée* : cette expression est employée par divers écrivains Égyptiens, ou qui traitent de l'Égypte, pour dire simplement *la mer*. La raison en est qu'en Égypte on donne au Nil le nom de *mer* ; en sorte que quand on veut désigner réellement la mer, soit la Méditerranée, soit le golfe Arabique, on y ajoute l'épithète *salée*. Voyez ma *Chrestomathie Arabe*, traduction Française.

Tom. II, p. 523.

< 2 > On traduit ordinairement le nom de ces montagnes par *les monts de la Lune*, et j'ai suivi cet usage. Je ne sais si les Arabes ont pris originairement cette dénomination de Ptolémée, qui place les sources du Nil bien au-delà de l'équateur, dans les hautes montagnes de la Lune, *σελήνης ὄρος*. On peut croire qu'ils entendent effectivement aujourd'hui le mot *قمر*, nom qu'ils donnent à cette montagne, dans le sens de *la lune*, en le prononçant *qamar*, puisque Léon Africain dit du Nil : *Alcuni vogliono ch'ei nasca dai monti della Luna*. Je ne crois pas cependant que c'ait été l'opinion des anciens écrivains Arabes, qui prononcent ce mot *qomr*, Makrizi, qui détermine positivement cette prononciation, ainsi que l'auteur du *Kamous*, dit que dans la mer de Zanguebar il y a une grande île dont la longueur est de quatre mois de marche sur une largeur de vingt journées, et qui fait face à l'île de Ceylan ; que parmi les diverses contrées que renferme cette île, il y en a une nommée *Komriyya* *قمرية*, d'où l'oiseau nommé *komri* *قمرى* prend son nom. Il ajoute que cette île se trouvant trop petite pour son immense population, plusieurs de ses habitans passèrent sur le continent, et qu'ils y formèrent divers établissemens sur les côtes au pied de la montagne qui prit d'eux le nom qu'elle porte de *montagne de Komr* *جبل القمر*. Abou'lféda rejette positivement l'opinion de ceux qui prononcent *kamar*, et qui dérivent ce nom de celui de la lune. Comme le mot *qomr* est le pluriel de *qomr*, qui signifie *un objet d'une couleur verdâtre*, ou *d'un blanc sale*, suivant l'auteur du *Kamous*, il paroît que quelques écrivains ont cru que cette montagne tiroit son nom de sa couleur. D'autres semblent avoir voulu réunir ces deux étymologies, en attribuant à cette montagne des couleurs qu'elle doit, suivant eux, aux diverses phases de la lune^a.

Descr. dell'Africa, dans la collection de Ramusio, t. 1, fol. 98 B.

Man. Ar. de la Bibl. imp. n.° 682, fol. 29 recto.

Büsching's Magazin für die neue Hist. und Geog. t. IV, p. 175.

Ibid.

^a Not. et Extr. des man. t. II, p. 155.

LIVRE I.
CHAPITRE I.

Annuaire de la Républ. Fr. au Kaire, an VIII, p. 108; Décade Égypt. tom. II, p. 267, et tom. III, p. 26; Mém. sur l'Ég. t. II, p. 216 et 262.

^b *Décade Égypt. tom. II, p. 279 Mém. sur l'Ég. t. II, p. 239.*

Page 46, ou Magasin encycl. VI. année, tom. VI, p. 489.

Ps. 68, v. 2.

Mém. sur l'Ég. t. I, p. 348.

<3> D'après les observations astronomiques de M. Nouet, la latitude de Damiette est de $31^{\circ} 25' 43''$, et celle de Syène de $24^{\circ} 8' 6''^a$. La distance du Caire à Damiette est de 82,106 toises, ou 36 lieues de 2,283 toises; et celle du Caire à Syène, de 397,387 toises, ou 174 lieues $\frac{1}{10}$, en suivant le cours du Nil, ou de 151 lieues $\frac{3}{10}$ en ligne directe^b.

Il n'est pas nécessaire d'observer qu'il y a une erreur de 22 ou 23 degrés dans la latitude que notre auteur assigne aux sources du Nil, si cependant les sources indiquées par les missionnaires Portugais et par Bruce sont celles dont les géographes anciens et les écrivains Arabes ont entendu parler sous le nom de *sources du Nil*.

<4> J'ai dit, dans mes Observations sur le nom des pyramides, que le mot أبلبز me paroissoit venir de πῖλος. On pourroit encore conjecturer qu'il vient du grec ἰλὺς, mot employé par les écrivains Grecs pour signifier le limon du Nil, et de l'article Égyptien πλ. J'observe cependant, 1.° que ἰλυς est du genre féminin en grec, en sorte qu'il semble qu'on devoit dire en copie Πλ, ἰλυσ; 2.° que l'on trouve dans le psautier Copte, Ⲫⲉⲓⲛ Ⲫⲉⲗⲁⲛ pour le grec εἰς τὴν ἰλύν.

On trouve, dans les Mémoires sur l'Égypte, une analyse chimique du limon du Nil.

<5> Au-dessus du mot فيستنقر on lit en interligne فيرسب: ce qui doit être regardé comme une glose, et non comme un mot oublié par le copiste et que l'on doive insérer dans le texte; car alors il y auroit ويرسب, et non pas فيرسب.

<6> Dans l'édition in-8.° on lit ينصب; mais le manuscrit porte, comme l'édition in-4.°, ينصب.

<7> On lit dans le manuscrit أرضيها, il faut donc prononcer أَرْضِيهَا: c'est le génitif du pluriel أَرْضُونَ.

<8> Je soupçonne que ce sont deux proverbes, mais ils ne se trouvent point dans Meidani.

<9> Au-dessous du mot وَتَت on lit dans le manuscrit إِبَان: les deux mots sont synonymes; l'un est donc une glose de l'autre.

<10>

RELATION DE L'ÉGYPTE.

9

« 10 » L'observation que fait ici Abd-allatif sur l'extérieur malsain des enfans en Égypte, n'a pas échappé aux voyageurs modernes. « C'est à la » mauvaise nourriture sur-tout, dit M. de Volney, que l'on doit attribuer... » l'air misérable et avorté des enfans du Caire. Ces petites créatures n'offrent » nulle part ailleurs un extérieur si affligeant; l'œil creux, le teint have et » bouffi, le ventre gonflé d'obstructions, les extremities maigres et la peau » jaunâtre, ils ont l'air de lutter sans cesse contre la mort. . . . Aussi, malgré » les talismans, en périt-il une quantité incroyable; et cette ville possède plus » qu'aucune autre capitale, la funeste propriété d'engloutir la population. »

Cette même observation se trouve répétée en plusieurs endroits dans les notices qui composent la seconde partie de l'Histoire médicale de l'armée d'Orient, publiée par M. Desgenettes. On peut voir la notice sur la topographie de Ménouf; celle sur la topographie physique et médicale du vieux Caire; et sur-tout les notes pour servir à la topographie physique et médicale d'Alexandrie, dans lesquelles l'auteur, M. Salze, s'exprime ainsi: « La » classe la plus malade est celle des enfans, depuis le moment de leur » naissance jusqu'à l'âge de sept à huit ans: ce ne sont que des êtres foibles, » mal constitués, et presque toujours souffrans; ils ont le ventre tuméfié, la » figure maigre et rapetissée; la couleur de la peau sur toute l'étendue du » corps est jaunâtre; les membres prennent peu d'accroissement; on diroit, » en un mot, qu'ils sont tous voués à une mort prématurée; un grand » nombre succombe dans cet espace de temps. Ce n'est guère que vers l'âge » ci-dessus désigné qu'il s'opère chez les enfans une révolution subite et » heureuse; alors leurs membres se déploient, l'enflure du ventre disparaît, » les traits de la physionomie prennent un caractère plus marqué: tout an- » nonce qu'ils vont devenir des hommes forts et vigoureux. » »

L'auteur des Mémoires sur les fièvres pestilentielles et insidieuses du Levant assure que la petite vérole et le carreau enlèvent presque la moitié des enfans, avant qu'ils aient atteint leur quatrième année.

En consultant les Tables nécrologiques du Caire pendant les années 7, 8 et 9, on voit que, sur la mortalité totale, montant à 21,012 individus, la mortalité particulière des enfans monte à 11,824, c'est-à-dire, à plus de moitié; mais on a omis d'indiquer jusqu'à quel âge on a compris, dans la classe des enfans, les personnes décédées

LIVRE I.
CHAPITRE I.
*Voyage en Syrie
et en Égypte*, 3.
id. t. 1, p. 208.

Page 20.

Page 72.

Page 124.

* Voyez aussi la
*Relation chirurgi-
cale de l'armée
d'Orient*, p. 409.

Page 40.

* *Mém. sur l'É-
gypte*, t. IV, p.
238 et suiv.

R

Cambridge University Press

978-1-108-05624-3 - Relation de l'Égypte par Abd-Allatif, médecin Arabe de Bagdad: Suivie de divers Extraits d'écrivains Orientaux, et d'un état des Provinces et des villages de l'Égypte dans le XIVe Siècle

Edited and Translated by Antoine Isaac Silvestre de Sacy

Excerpt

[More information](#)

10 RELATION DE L'ÉGYPTE.

LIVRE I.
CHAPITRE I.

Abd - allatif, après avoir parlé de la disposition malsaine des enfans, ajoute : *C'est seulement pour l'ordinaire après leur vingtième année, qu'ils commencent à y prendre de l'embonpoint et de la beauté.* Il est facile de voir qu'il ne s'agit plus ici des enfans ; c'est pourquoi j'ai traduit : *C'est seulement pour l'ordinaire après leur vingtième année, que les hommes commencent &c.*

<11> Makrizi observe que des deux montagnes qui forment la vallée dans laquelle coulent les eaux du Nil, la plus considérable, qui est à l'orient, se nomme le mont *Louka* لوكا. Ces deux montagnes, ajoute-t-il, sont nues, et il n'y croît point de végétaux ; la cause en est qu'elles sont imprégnées de nitre et de sel : car la nature de la terre en Égypte est d'être privée de l'humidité nécessaire à la végétation, et la chaleur excessive lui enlève par l'évaporation la substance humide et douce ; c'est pour cela qu'en Égypte les eaux des puits sont saumâtres. Ces deux montagnes dessèchent les corps que l'on y enterre, effet dû à l'extrême rareté des pluies en Égypte.

Le mont Louka abrite l'Égypte du vent d'est, et des rayons du soleil lorsqu'il s'élève sur l'horizon.

Chacune des deux montagnes dont nous venons de parler, prend différens noms dans les différentes parties de l'Égypte. La partie de la montagne orientale qui domine sur Fostat et sur le Caire, se nomme *Mokattam*. Quelques-uns dérivent ce nom de Mokattam fils de Misraïm ; d'autres, de celui d'un ancien philosophe nommé *Mokaitam* مقيطام, qui exerçoit la chimie sur cette montagne dans l'antiquité la plus reculée ; d'autres enfin le dérivent du mot Arabe *قطم*, qui signifie *couper, séparer*, et qui est synonyme de *قطع*. Les Arabes habitans de l'Égypte attribuent une sainteté particulière au mont Mokattam. Suivant une de leurs traditions, Dieu, la nuit même qu'il parla à Moïse, ayant déclaré à toutes les montagnes qu'il alloit adresser la parole, de dessus une d'entre elles, à un prophète, elles firent toutes les plus grands efforts pour se relever et s'exhausser : la seule montagne sur laquelle est située Jérusalem, s'abaissa et se rapetissa ; Dieu, pour la récompenser, ordonna à toutes les autres montagnes de lui faire part des végétaux qu'elles portoient ; et le mont Mokattam s'étant dépouillé, en faveur de la montagne de Sion, de toutes ses plantes et de tous ses arbres, demeura nu comme il est aujourd'hui : c'est-là, dit-on, l'origine de son nom. (Ceci a bien l'air d'une tradition Juive, fondée sur les versets 16 et 17 du psaume 68.)